

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Ouvrir la parenthèse

Dany Tremblay



Numéro 32, hiver 1992

Salle d'attente

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3821ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Tremblay, D. (1992). Ouvrir la parenthèse. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (32), 67–76.

## OUVRIR LA PARENTHÈSE

DANY TREMBLAY

**S**alut. Il fait beau et chaud. C'est le cœur de l'été. Le temps est aux coups de soleil et il flotte dans l'air une odeur de noix de coco. Toi, t'es toute bronzée et t'as les cellules de la tête au repos, en vacances. T'as le nez qui chauffe, presque aussi rouge qu'un feu de circulation. T'as posé dessus tes lunettes de soleil, les Boogabos, celles que tu préfères, les rose bonbon.

Quelque part derrière toi, il y a un téléphone qui sonne. T'es pas sûre que ça vient de chez toi ou de chez ton voisin. Tu ne gagerais pas là-dessus. C'est une simple sonnerie qui pour l'instant agace plus les oiseaux que toi-même, comme une fausse note au milieu de leur gazouillis. C'est pas toi qui vas aller répondre. Toi, tu préfères t'habituer à la sonnerie comme bruit de fond plutôt que de bouger. C'est lui, l'indispensable amigo. Parce que toi, c'est l'été. Déconnectée! Plouf! Parce que tu ne te sens pas concernée, comme s'il était possible que cette sonnerie, même si c'est chez vous, soit pour toi. T'as les yeux rivés dans le fond de la piscine. Le bleu de la toile envahit tout ton horizon. T'as les fesses bien calées dans ton fauteuil qui en a copié toutes les formes et t'essaies dans ta tête de trouver les mots justes pour décrire ce moment.

Voilà l'amigo qui réapparaît. Il a quelque chose de changé, de suspect, d'inquiétant. Il se balance sur un pied puis sur l'autre, à la façon d'un mauvais danseur qui ne sait sur lequel danser. Tu le sens différent de tantôt, crispé. Il te regarde tellement pas de même, d'habitude.

C'est à toi qu'il s'adresse. D'abord, t'entends pas ce qu'il dit. Il ne parle pas assez fort. Il y a aussi que tu planes à mille lieues de

là. Il sent que tu ne l'écoutes pas comme tu devrais et s'interrompt au milieu de sa phrase. Ça te laisse le temps de te rapprocher, intriguée qu'il tienne tant à ce que t'écoutes. Il a réussi à t'inquiéter, à te faire pressentir qu'il y a une ombre dans le ciel de ton été. Tu es maintenant attentive. Il recommence à parler.

— Le... éphone... (gargouillis)... est mort.

— ... he... un ?

— B... mort. Suicide.

D'abord, tu le regardes, l'air atterré, pas sûre d'avoir bien compris ce qu'il vient de dire. Pis, à voir tous les autres autour te fixer, muets, immobiles, tu comprends que oui, t'as bien compris. Tu *crashes*. Y a tout un carillon de cloches qui se met à sonner entre tes deux oreilles. « Non », hurles-tu sans un son et seule à hurler. Tu avales. T'es surprise du bruit que ça fait. Un bruit grotesque.

Tu deviens raide. Comme les *bims* du vieux pont sur lequel tu te les as gelés mille fois, les pieds, les mains, le nez pis les oreilles, en sa compagnie. Que lui, il se les gelait encore plus que toi parce qu'il se départissait de sa tuque, son foulard et ses mitaines pour que toi tu gèles moins. Que vous vous geliez, à en pleurer quand ça dégelait parce que là-bas, c'est un froid qui fouette, tellement sec qu'il irrite la gorge, fait pleurer les yeux, met du brouillard entre les gens quand ils se parlent.

T'es anéantie. Triste, à en mourir. Tu sens peser sur toi le regard des autres, très différent d'à l'accoutumée. Tu les devines indécis entre faire le pas vers toi, ou ne pas le faire; si gênés par la mort et dépassés par la vie qui tue. Tu te rappelles qu'il n'y a pas longtemps, tu prenais beaucoup de plaisir à chercher les mots justes pour décrire les moments de ton existence. Tu voudrais qu'on ne t'ait jamais dérangée dans ta tâche, laissée dans l'ignorance du monde et des gens, oubliée là pour toujours, dans ta chaise, aux prises avec des mots dans ta tête. On a fait tout le contraire de ce que tu voulais. Tu te demandes si un jour tu vas être capable d'avoir du plaisir, à trouver les mots pour raconter l'instant présent, où t'es là à étouffer, pis à avoir envie de beugler.

À force de la regarder, l'eau de la piscine se brouille. Il y a un hostifi de nuage qui mange la face du soleil. Toi, t'arrives plus à te réchauffer, enveloppée dans un souffle d'automne. Grelottante.

Tu te demandes pourquoi il a fait ça, même si tu sais qu'il avait toutes les raisons pour le faire. Tu te le demandes encore... encore, pareil comme si t'étais tout en haut de la montagne et que l'écho, indéfiniment, inlassablement, répétait ton interrogation. Pareil comme si l'intérieur de ta tête, c'était le vide plein d'échos qui entoure la montagne. Ça te révolte de ne pas comprendre, de ne pas avoir été là, de n'avoir rien pu faire. Tu serres les poings de rage et d'impuissance, fâchée d'être si petite, aussi petite qu'un grain de sable seul, sur une plage immense.

Tu décides d'ouvrir le robinet de sa vie. Tu veux la regarder couler, te retremper dedans jusqu'à ce que tu sois tout imbibée de lui. Pour l'instant, tu souhaites oublier qu'il est entouré de gris et de noir, te souvenir qu'il n'en a pas toujours été ainsi. T'as très envie d'images en couleurs, des moments où dans sa tête à lui c'était encore l'été. Tu voudrais tellement retourner en arrière, retrouver ton sourire, affirmer qu'il est vivant, quelque part, et que quelqu'un a du plaisir à l'entendre rire.

Tu te souviens de toutes les fois où il s'est placé derrière toi, si discrètement que souvent tu ne t'en apercevais même pas; que parfois, c'était son souffle tiède dans ton cou qui te révélait sa présence. Tu aimais ces instants où il risquait un œil par-dessus ton épaule, te lisait puis murmurait des commentaires à ton oreille. Il te semble que c'est hier qu'il a dit: « C'est beau l'image des oiseaux argentés. Garde-la. Tous les autres mots, rature-les, remplace-les, mais conserve ceux-là. » Tu te rappelles qu'alors t'as penché la tête, souri, l'as trouvé tellement gentil.

Ouais. Sa gentillesse. Si grande et offerte au monde entier, sans retenue, ni restriction aucune. Sans rien demander en échange, jamais. Il était gentil. Naturellement. Dorénavant tu ne pourras que te souvenir de cela, sans rien de plus. Tu te promets que tu vas rappeler à ceux qui se targuaient d'être son ami, à quel point il était gentil, eux méchants avec leurs blagues de mauvais

goût qui lui rappelaient sans cesse sa différence. Bien sûr, son rire se mêlait à celui des autres, parce qu'il ne pouvait faire autrement, parce que sinon, la différence aurait été encore plus grande. Il avait tellement honte. Cela lui rendait tout insupportable. Et puis, ça devait être insoutenable de vivre, quand on est sûr que chaque nuit, la lune va se transformer en vaisseau spatial. Que dans le seul hublot du bateau, il y a le visage de Crowley, avec un de ces sourires, de ceux qui se passent de commentaires. Pas de lune, pas d'étoiles, que du deuil dans le ciel. C'est trop spécial, c'est certain. Pas étonnant qu'il ait souvent eu envie de s'élancer sur le capot des voitures, de rebondir sur la tôle puis de s'envoler, pareil comme les oiseaux d'argent dans mes histoires, et ceux de plumes dans la vraie vie. Il fallait qu'il échappe coûte que coûte aux gens du vaisseau, ces gens qui ont les poches bourrées d'amanites tue-mouche, en nourrissent leur victime et la regardent mourir. Cela, pour s'emparer de son âme.

Tu lui en veux. Parce qu'il ne t'a pas avertie que le vaisseau était de retour dans son quartier, spécialement pour lui et qu'on en voulait encore à son âme. Tu t'en veux, parce que t'étais loin de lui, à des kilomètres, en train de prendre ton plaisir dans la vie alors que lui se débattait dans son univers très laid. Tu te sens encore plus coupable parce que ton éloignement n'était pas que physique, que les moments où tu pensais à lui se faisaient de plus en plus rares. Tu te mords les lèvres pour t'empêcher de brailler, pis aussi parce que t'as peur que ta conscience mène le trouble.

Tu sais très bien que depuis le temps, il avait appris à sentir venir les choses et qu'il aurait pu, avant la grande bascule, son moment de confusion, t'appeler. Tu en conclus qu'il n'a pas voulu te déranger parce qu'il était à bout de souffle à force de combattre les bibittes dans sa tête, les préjugés dans la tête des gens. Pis v'là que tu repousses loin de toi cette conclusion parce qu'il n'était pas de ceux qui se laissent abattre, il était un guerrier, vraiment. Tu te dis que probablement cette fois-ci, il n'a pas vu venir et que tout s'est alors déroulé très vite. Il a été pris de court, s'est affolé, a basculé dans son autre monde sans tout à fait le réaliser. Tu te dis

que dans ce monde-là, tu n'existes pas ou si peu. Toi, tu vis dans l'autre, celui où pour communiquer, on a encore besoin du téléphone et dans lequel, les derniers temps, il séjournait de moins en moins souvent. Tu supposes qu'il a tenté d'établir la communication avec toi, que la peur lui a fait confondre les deux mondes. Il a dû oublier que sans le téléphone, les chances que tu reçoives son S.O.S. étaient minces. Tu ne le sais pas et ne le sauras probablement jamais, mais ta première conclusion est la bonne et tu n'as rien à craindre de ta conscience. Il avait choisi d'abandonner, usé par les combats, fatigué que sa vie ait l'apparence d'un champ de bataille. Toi, tu vas longtemps hésiter entre les deux. Tu vas finir par te rallier à la seconde parce que c'est celle que tu préfères. Désormais, tu croiras qu'il n'a jamais baissé pavillon et que ton guerrier a été déjoué, tout simplement.

Tu te souviens. Il aimait la marche. Être en ta compagnie aussi. Tu te souviens qu'il aimait par-dessus tout prendre une marche en ta compagnie. Qu'il parlait. De vous deux, il était presque tout le temps le seul à parler. Tu avais souvent de la misère à le suivre. Il marchait trop vite et parlait en paraboles. Tu lui cachais que tu manquais de souffle et que tu ne comprenais pas tout de ses paroles. C'était trop dur de lui avouer que tu comprenais pas, surtout quand il était à portée des doigts, à te regarder, les yeux tellement lumineux que c'en était aveuglant. Ça se voyait à des lieues à la ronde qu'il jouissait d'être écouté et compris par au moins une personne sur sa planète. Surtout que cette personne, c'était toi et que t'étais importante pour lui. T'aurais peut-être dû le dire, que souvent tu n'y comprenais goutte, pas à lui mais aux autres, jusqu'à ce que tu tombes sur quelqu'un qui sache quoi faire. Le dire à tout plein de monde. Le dire au monde. T'as choisi de te taire. Vis avec, maintenant.

T'as rien pu faire pour l'empêcher, t'étais pas là. T'aurais rien pu faire de plus même si t'avais réduit à zéro le nombre de kilomètres qui vous séparaient. Tu pouvais pas passer ta vie à surveiller la sienne. Malgré sa chienne de peur d'être seul aux commandes de son existence, pis tes peurs à toi le concernant. C'était à lui. Sa

vie. Devenue trop pénible à supporter. Si t'avais été là, par chez vous, à te promener avec lui dans les rues qui vous ont regardés grandir, t'aurais peut-être réussi à repousser le moment de son exécution. Comme tu l'as peut-être déjà fait dans le passé, à ton insu, une seule ou plusieurs fois. Juste repousser le moment parce que, tôt ou tard, il aurait saboté sa vie. D'ailleurs, il l'a fait. T'as de la peine à mort. T'arrêtes pas d'avalier et de ravalier ta maudite peine. T'as tellement de difficulté à le digérer. T'as tellement tout fait pour l'aider, jusqu'à t'en rendre malade de fatigue, plus capable de trouver le sommeil.

N'empêche...

N'empêche que tu donnerais tout, à l'heure qu'il est, pour avoir été avec lui une dernière fois avant. Tout pour l'avoir accompagné jusqu'au bout, parce que tu l'aimais, qu'il était ton ami et qu'on ne doit pas laisser un ami seul face à la mort, surtout quand il s'agit de la sienne. Si tu avais pu y être, tu l'aurais épié, sans un mot; l'aurais regardé grimper; l'aurais entendu s'essouffler quand il s'est lancé pour la dernière fois à l'assaut de sa tour. D'autres avaient leur cabane dans un arbre, lui, il avait une tour, derrière un hôpital de fous et au haut de laquelle il admirait la nuit les lumières de la ville. Il rêvait qu'un jour, il pourrait monter au sommet d'une tour plus haute encore, pour regarder les lumières d'une autre ville, cent fois plus grande. C'est au sommet de sa tour qu'il fumait des cigarettes et qu'il buvait la bière qu'on lui interdisait de boire ailleurs. Tu l'y accompagnais toujours. Tu fumais toi aussi, et buvais dans sa bière. Tous les chemins, tous les sentiers menaient là. Il connaissait tous les raccourcis, savait y aller aussi bien de jour que de nuit. Il y a embrassé sa première blonde. C'est aussi là qu'il avait décidé de mourir si jamais les choses dans sa vie ne s'arrangeaient pas. Tu ne le savais pas. Il y est mort.

Si tu avais pu y être, tu te serais cachée dans le sous-bois d'aulnes, au pied de la tour. Tu aurais laissé tes oreilles s'emplier de la plainte de l'escalier d'acier alors qu'il montait les marches... une seule à la fois... tu l'aurais vu atteindre le sommet, plus seul que jamais; l'aurais vu s'écrouler, se replier sur lui-même, pas tout à

fait certain qu'il a raison d'être là et qu'il a moins à craindre de la mort que de la vie. Toi, tu te serais écroulée tout en bas, pas du tout convaincue que tu n'as plus rien à faire dans sa vie et que t'as envie de respecter son désir de mourir. Toute la hauteur de la tour de votre adolescence vous aurait séparés l'un de l'autre, dans la nuit, quelque part dans l'été, au tout début de votre vie d'adulte.

Si tu avais pu y être, tu l'aurais alors vu éventrer son sac à dos et en faire sortir une, deux et même trois bouteilles de bière, des grosses. Il les aurait posées devant lui, l'une derrière l'autre, préoccupé de ce qu'elles fassent une ligne droite entre ses deux jambes écartées. Il se serait d'abord contenté de les fixer, longtemps, et aurait décidé que sa vie allait s'éteindre, peu de temps après le contenu de la dernière. Ensuite, il les aurait dégluties sans penser à t'en offrir, à toi en bas, agrippée à deux mains, à deux pieds, à un arbre plus solide que toi. De toute façon, tu aurais poliment refusé son offre, pour qu'on en arrive moins rapidement à la dernière, pour qu'il puisse regarder les lumières de la ville plus longuement, pour qu'il ait le temps de s'égarer dans ses souvenirs, surtout ceux qui te concernent. Et qui sait, peut-être même de changer d'idée.

Si tu avais pu y être, la nuit d'encre t'aurait empêchée de le voir lancer par-dessus la rampe la dernière bouteille, vide. Tu l'aurais cependant entendue qui éclatait, en mille éclats, lors de son écrasement sur le sol. Elle serait tombée tout près, tellement que certains morceaux de verre auraient volé jusqu'à toi et se seraient accrochés à tes chaussures et à tes bas. Là, ta vue se serait brouillée, complètement. Tu te serais assise sur le sol; tes bras, emprisonnés tes jambes; ton menton, niché dans le creux de tes genoux. Tu serais demeurée là, à bercer ton corps, à pleurer toutes les larmes dont t'es capable. Ça aurait été évident pour toi. Il avait jeté la bouteille par-dessus bord, juste pour calculer combien de temps elle allait prendre, avant de rencontrer le foin en bas, sa chute amortie par le foin. Tu te serais alors dit que sa chute à lui ne pourrait être amortie par quoi que ce soit, qui que ce soit, ni toi, ni personne.



Si tu avais pu y être, tu aurais su avec certitude qu'il attendait que la lune se transforme en vaisseau. Tu te serais dit qu'il a trop lu d'histoires de loups-garous et visionné trop de films qui font peur. Tu aurais continué de pleurer, comme lui en haut. Comme lui, tu aurais pensé qu'il y a plein d'injustices sur terre. Tu aurais eu envie de hurler pour que l'univers apprenne qu'il existe, même si ce n'est plus pour longtemps; tu aurais hurlé dans l'espoir qu'un superhéros t'entende et fasse quelque chose, n'importe quoi pour le retenir.

Si tu avais pu y être, tu aurais entendu grincer la plate-forme. Tu aurais regardé la lune, aurais eu envie de crier, de lui crier: «C'est rien qu'une lune, une lune.» Tu aurais attendu trop longtemps avant de te décider à crier et il aurait alors été trop tard. La lune, elle serait demeurée là, toujours à la même place, avec ses allures de lune qui n'ont rien à voir avec celles d'un vaisseau et lui, il se serait envolé de sa plate-forme et écrasé sur le sol, comme un oiseau à qui on aurait coupé les ailes. Tu aurais fermé les yeux. Tu aurais bouché tes oreilles. Tu aurais cogné de toutes tes forces la boule qui te sert de tête contre le tronc, solide, lui.

C'est la fin de l'après-midi. Le ciel est noir et ça sent fort la pluie. Depuis que t'as appris la nouvelle, le soleil n'est jamais complètement réapparu, le fond de l'air s'est rafraîchi et les oiseaux ont interrompu leurs gazouillis. À l'heure qu'il est, tes amis s'affairent à ramasser ce qui traîne, avant que n'éclate l'orage.

Tu devines que bientôt les gens vont s'attabler. Tu le sais parce qu'il y a plein d'odeurs de nourriture qui flottent dans l'air, des bruits d'assiettes qu'on frotte ensemble, des mères qui crient les noms de leurs enfants parce qu'il est inconvenant d'être chez les voisins quand eux se mettent à table.

Toi, tu continues de fixer l'eau de la piscine; le temps, de s'assombrir; l'air, de se rafraîchir et il y a de moins en moins d'odeurs de nourriture dans l'air. Tu ne peux dire si c'est la faute de la température, semblable à celle des fins d'après-midi par chez vous, ou de l'heure, ou des deux à la fois, mais voilà que tu te souviens que vous jouiez au aki, tous les jours en attendant la

soupe, avec, au-dessus de vos têtes, la menace d'un orage. Ce n'était qu'un jeu pour passer le temps, masquer la faim, l'exercice. Un jeu aussi pour rire. Jusqu'aux éclats. À s'en rouler sur le gazon. Tu songes que tes meilleurs moments avec lui, ce sont ceux-là. Tu le penses vraiment. Il tentait toujours l'impossible pour que le aki reste dans les airs. Tu riais, à en avoir des crampes dans le ventre quand il réussissait un coup désespéré. Il riait de te voir rire. Vous étiez heureux, insoucians et convaincus que demain ne pourrait être que meilleur. Aujourd'hui, ça te paraît loin ce temps-là, comme quelque chose d'un peu étranger à toi.

Tu te souviens qu'il prenait le aki, le noir et le blanc, et te le lançait en pleine poitrine. Il l'avait préalablement pétri dans sa main, longtemps. Il adorait le faire, surtout quand il y avait des étrangers dans les alentours, à vous observer. Il aimait surprendre. C'était plus fort que lui. D'ailleurs, disait-il, il était sur terre pour surprendre les gens.

Il était le seul à oser lancer le aki entre tes deux seins. À le faire avec le sourire en plus. Les autres rougissaient juste à penser qu'il était capable de le faire. À penser à tes seins, à leur rondeur, leur fermeté, leur blancheur.

Ça faisait quand même un peu mal de le recevoir en pleine poitrine. C'était peut-être juste une question d'habitude. Tu réalises qu'il a toujours su où te faire mal, même si c'est ça qu'il voulait éviter à tout prix. La preuve. T'as encore mal aujourd'hui, dans la poitrine, là où rebondissait le aki.

Tantôt, tu iras ingurgiter un Nicholas Nikos... quelque chose. Même que t'en prendras plus qu'un parce que t'as plusieurs raisons d'en prendre. Le premier, ça va être pour lui tout seul. Pis tu te gêneras pas pour lever ton verre bien haut, affirmer à tous que c'est à sa santé et que t'espères qu'il a enfin trouvé le bonheur. Tu vas parler fort même au risque de te faire traiter de folle, ou d'illuminée. Ça te fait rien, t'as pas peur des mots. Le deuxième, ça va être en souvenir des grimaces pas possibles qu'il faisait quand venait le moment de mordre dans le citron, d'avalier le café. Il n'aimait ni le citron, ni le café. Le troisième, ça va être pour trois

raisons. Parce que d'abord, il disait toujours jamais deux sans trois et toujours, vous en buviez trois, au moins; parce qu'après, il adorait le cognac; parce qu'enfin, tu adores le cognac et l'adorais lui aussi. Le quatrième, il sera pour toi seule, qui continues, dans cette vie-ci.

Demain, après-demain, ou un de ces jours, tu vas te remettre à l'écriture. Tu sais qu'à ce moment-là, tu te souviendras de lui qui se penchait par-dessus ton épaule et te lisait. Tu peux déjà affirmer que les commentaires de ton bègue qui rougissait de son bégaïement vont te manquer. Son souffle tiède dans ton cou aussi.

De penser ça, ça te fait sourire. Tu t'occupes à décoller la peau de tes fesses, de tes cuisses, collée à la chaise. Puis, tu promets, sans «attedit», en jetant un œil vers le coin de ciel où la lune tantôt apparaîtra que oui, tu vas raturer tous les autres mots, les changer tous et ne garder que ceux qui décrivent les oiseaux argentés. Pour lui. Lui seul. Pis que le lac Docteur disparaisse de sur la carte si tu le fais pas. Tu lui dois bien ça, car ça aurait pu être pour plus tard, les éclats de verre, son sang mélangé à de la terre s'il n'avait jamais su qu'il existait quelque part des oiseaux argentés.

Heurk! Tu te dis que tu vas rentrer, rejoindre les autres et que surtout, surtout tu n'enlèveras pas tes lunettes. Tu te lèves, constates que finalement, il n'y aura pas d'orage et tu disparais dans la maison.

Ferme la parenthèse.

**XYZ**



*les vilains*

Yves Boisvert

*La Copine*

144 pages, 17,95 \$

XYZ éditeur, C.P. 5247, succursale « C », Montréal, Québec, H2X 3M4